

Atelier Fol'fer, collection « Xénophon »

L'Arche nouvelle – Mémoire et espérance

Louis Pozzo di Borgo

Préface de Mgr le Comte de Paris

Présent, n° 8179 du mercredi 3 septembre 2014

Louis Pozzo di Borgo : L'Arche nouvelle

1957, l'Algérie s'inquiète à propos de son avenir. L'auteur publie : *L'Algérie d'hier et d'aujourd'hui*. « Sur le plan politique (qui ne m'intéresse pas), d'aucuns l'applaudiront, d'autres le blâmeront. Mais, littéralement, tous, s'ils sont sincères, reconnaîtront que c'est une œuvre bellement écrite par un polémiste d'avenir. Je suis sûr que Louis Pozzo di Borgo a mieux à faire que d'écrire des vers : sa voie est toute tracée : il doit écrire et discourir pour les idées auxquelles il a consacré sa vie, notamment la grande idée monarchique. Et, comme ce fut le cas pour Charles Maurras, c'est en luttant pour ses idées qu'il écrira ses plus purs chefs-d'œuvre. » (Jean Pomier dans la revue *Afrique*)

2014, la France est à son tour inquiète. Que lui réserve l'avenir ? L'auteur publie *L'Arche nouvelle*. Même mise en garde, même espérance, ou l'Histoire au secours de la France de Clovis et de saint Louis, hélas en cours de perdition.

Louis Pozzo di Borgo, né en 1928, a connu trois Républiques, qui n'ont pas stoppé le déclin du pays, le débarquement des Américains à Oran le 8 novembre 1942, les glorieuses campagnes de Tunisie, d'Italie, de France de l'armée d'Afrique, la décolonisation, le rapatriement. Il révèle les vérités que le régime, peu fier de ses résultats, cache aux électeurs qu'il préfère endoctriner.

Altair, octobre 2014

L'Arche nouvelle

Ce livre exceptionnel est préfacé par... Mgr le Comte de Paris, rien moins ! Voici son propos : « *Comme vous le dites (NDLR : admirez ce passé simple, vraiment princier !) si bien dans votre livre, la véritable politique ne peut retrouver sa propre dignité que dans le service du bien commun, le service de la terre de nos pères, la Patrie.* » : et non en oubliant les pauvres, les « sans dents » si méprisés par certain président élu. NDLR encore) « *Car un pays, une patrie, (...) ce ne peut jamais être la table rase comme la destruction systématique de notre civilisation chrétienne, celle de nos repères, de nos valeurs pérennes. On ne peut en effet construire sur le néant La France, vous le constatez au fil des pages, est plongée dans des nuées opaques. L'Europe et le monde retournent à la barbarie, l'innocence en moins.* » Bon, ça, c'était la préface qui vaut déjà de l'or. Le livre maintenant. L'auteur se revoit avant 1957, en Algérie, car il est Pied-noir. Il philosophe sur les ruines de la brillante civilisation chrétienne qui a existé avant l'invasion des tribus arabes, et se demande si tel sort pourrait arriver à sa terre : « *Si l'impossible auquel nous refusons de croire se réalise un jour, comme certains intellectuels de métropole, à l'écoute du vent dit de l'histoire le préconisent et le souhaitent, que serons-nous appelés nous aussi à abandonner ? Des terres cultivées avec amour et science, des routes, des barrages, des voies ferrées, des hôpitaux, des écoles, des musées, des théâtres, des ports, des aérodomes, le pétrole découvert parla France.* » La chose semble inévitable tant l'idée de patrie est faussée dans les

esprits : « *Ce n'est plus la réunion des racines terriennes, charnelles, religieuses, culturelles, géographiques, qui fonde les nations, mais la politique internationale par le procédé pseudo-démocratique, que les caciques fous de l'idéologie nomment l'autodétermination. Elle n'a rien d'auto et rien de naturel mais porte visiblement la marque du coup d'Etat que légalisera bientôt un scrutin dont les circonstances annoncent l'inéluctable résultat* » Toute ressemblance avec l'Ukraine actuelle n'est sans doute pas vraiment une simple coïncidence. Et encore une réflexion d'une grande profondeur : « *Si nous en sommes chassés (de notre terre d'Algérie) à notre tour bien malgré nous, ne serait-ce pas pour subir en tant que citoyen d'une France athée la juste sentence que méritent nos institutions, sourdes à la prière du Père Charles de Foucauld ?* » On pourrait se mettre à philosopher à notre tour et à transposer la situation de l'Algérie en 1957 à celle de l'Europe d'aujourd'hui. Qu'arrivera-t-il à nos pays lorsque les islamistes installés chez nous prendront le pouvoir ? Passons.

Réfléchissant ensuite à propos du meilleur régime politique à donner à la France, l'auteur constate que « *La France n'est pas née par « génération spontanée » avec la révolution, mais grâce aux quarante rois qui, huit siècles durant, lui ont donné sa langue, son unité, ses frontières naturelles, ses libertés, sa vocation civilisatrice. Cette France-là, souvenez-vous, suscitait l'admiration du monde entier, grâce à sa réputation de mère des arts, des armes et des lois.* » Ce dont le pays a besoin, c'est d'un roi qui, étant au-dessus de la mêlée, « *n'éprouve pas le besoin de partis, d'électeurs, de discours attractifs fondés sur une idéologie partisane, mais d'enfants (mot que je préfère à « sujets ») qu'il lui incombe de garder, de protéger. Il ne rédige pas davantage de programmes plus ou moins raisonnables, plus ou moins réalisables ; il poursuit, il incarne un destin multiséculaire (...) qui ne l'engage pas lui seul, mais toute la lignée de ses successeurs. La France a été ainsi construite, et non détruite, comme hélas aujourd'hui,* » « *Sans arbitre, sans père, pas d'amour, pas de paix civile. En revanche, la démagogie et l'oligarchie, le désordre et la turpitude, le manque d'activité et la perte de l'indépendance nationale conduisent le pays à sa perte. Si les sujets de nos rois revenaient de nos jours sur la terre, ils seraient consternés par la transformation des valeurs qu'ils vénéraient, par exemple le remplacement de la foi en Jésus et en son Église par l'athéisme laïc militant, de la famille par la philosophie du gender, de l'homme par un ignoble numéro matricule, du Français, fier de sa nationalité, par un gogo apatride, des racines tout ce qu'il y a de plus terriennes par une idéologie exposée à tous les vents de l'internationalisme, du paisible contestataire par des manifestants grévistes ou casseurs, de la concorde par la lutte des classes, des libertés par le prêt-à-porter du régime, de la stabilité économique, institutionnelle par le chômage et les amendements à la constitution, de la souveraineté et de l'indépendance nationales par les directives d'un super État, émanation de Babel, de l'arbitrage par le matraquage et le gazage des foules d'opposants qui manifestent.* »

L'auteur aborde alors le problème de la décentralisation : la seule vraie ayant été, bien sûr, celle de l'Ancien Régime où chaque province avait ses propres lois. On reste sidéré de voir de quelles libertés, de quels privilèges jouissaient nos aïeux, entre autres par rapport à l'impôt. La vieille fable du serf « taillable et corvéable à merci » est rondement réfutée. Le chapitre suivant traite du travail : la République, par la loi Le Chapelier de 1791, a mis le travailleur à la merci du grand capital, générant une misère atroce chez les ouvriers. Quant aux syndicats, ils se sont condamnés à l'impuissance en se mettant sous la coupe des partis politiques. L'auteur rappelle l'action de nombreuses personnalités du XIXe siècle, royalistes et chrétiennes, en faveur de l'amélioration des conditions de vie des travailleurs, avant de citer ces phrases définitives du Comte de Paris : « *Ne relevant ni des élections ni de la presse, la monarchie est le seul régime indépendant par nature des puissances financières. Elle est également le seul régime capable, parce qu'assuré de sa légitimité et de sa durée, de courber sous la loi les puissants intérêts particuliers. Enfin,*

identifiant au sien propre l'intérêt national, le Roi ne peut avoir d'autre souci essentiel que de briser les coalitions économiques anonymes ou internationales qui visent à réduire le pays à leur merci » Inutile de dire que nous sommes totalement en phase avec ce livre dense mais simple, d'une lecture aisée mais bourré d'idées justes et non-conformistes. La seule phrase choquante se trouve en quatrième de couverture : un certain Jean Pomier écrit : « *Je suis sûr que Louis Pozzo di Borgo a mieux à faire que d'écrire des vers.* » Ce Pomier aurait mieux fait de s'occuper de ses pommes, car les poèmes de notre auteur sont d'une aussi grande valeur que sa prose. Les merveilleux « Le temps qui dure n'est pas froidure » et « Outre-mer outre-tombe », toujours disponibles à notre revue contre 10 euros chacun, vous en convaincront. Les mêmes thèmes que dans « L'arche nouvelle » sont traités en vers : les Rois de France, Charles de Foucauld, l'Algérie française, le Sacré-Cœur...

J.-P. H

Mémoires d'Empire, n° 57, octobre-novembre-décembre 2014

1957, l'Algérie s'inquiète à propos de son avenir. L'auteur publie *L'Algérie d'hier et d'aujourd'hui*.

Jean Pommier écrit dans la revue *Afrique* : « *Sur le plan politique (qui ne m'intéresse pas), d'aucuns l'applaudiront, d'autres le blâmeront. Mais, littéralement, tous, s'ils sont sincères, reconnaîtront que c'est une œuvre bellement écrite par un polémiste d'avenir. Je suis sûr que Louis Pozzo di Borgo a mieux à faire que d'écrire des vers : sa voie est toute tracée doit écrire et discourir pour des idées auxquelles il a consacré sa vie, notamment la grande idée monarchique. Et, comme ce fut le cas pour Charles Maurras, c'est en luttant pour ses idées qu'il écrira ses plus purs chefs-d'œuvre.* »

2014, la France est à son tour inquiète. Que lui réserve l'avenir ? L'auteur publie *L'Arche nouvelle*.

Même mise en garde, même espérance, ou l'Histoire au secours de la France de Clovis et de saint Louis, hélas en cours de perdition.

Louis Pozzo di Borgo, né en 1928, a connu trois Républiques, qui n'ont pas stoppé le déclin du pays, le débarquement des Américains à Oran le 8 novembre 1942, les glorieuses campagnes de Tunisie, d'Italie, de France de l'Armée d'Afrique, la décolonisation, le rapatriement. Il révèle les vérités que le régime, peu fier de ses résultats, cache aux électeurs qu'il préfère endoctriner.

La Lorraine Royaliste, n° 312, octobre 2014

L'Arche nouvelle – Mémoire et espérance

Encore un beau livre de notre ami Louis Pozzo di Borgo. Il est préfacé par Monseigneur le Comte de Paris, Duc de France.

L'auteur se souvient de son combat pour l'Algérie française et compare la situation d'alors à celle de la France d'aujourd'hui dont la condition paraît tout aussi désespérée. A l'époque, il mettait le doigt sur la cause du mal qui allait emporter notre province algérienne : la république. Il en est de même aujourd'hui, c'est le même mal qui risque d'emporter définitivement dans le néant notre pays. Pourtant, l'espérance est là, bien présente, celle d'un renouveau avec son Roi.

Un chant d'amour à la France, rare et profond

L'Arche capétienne

L'Arche nouvelle, mémoire et espérance

C'est un bien précieux petit livre que nous offre Louis Pozzo di Borgo. Un célèbre passage de la lettre de Maurras à Boutang citée en exergue – « *Nous bâtissons l'arche nouvelle... où les idées ne soient plus des mots n l'air, ni les institutions des leurres inconsistants...* » –, lui a offert son titre. Parmi les pieds-noirs qui ont vécu comme un drame abyssal l'abandon de l'Algérie, peu sont ceux qui, habités d'un profond sens politique du destin de la France, ont gardé, en dépit de tout, la tête assez froide pour vouloir rendre aux mots tout leur sens, et à notre pays ses institutions nécessaires.

Souvenirs : embrassant du regard la baie de Mostaganem, dans l'ouest algérien, par une de ces « belles nuits d'ensorcellement longuement consommées », l'esprit hanté d'images méditerranéennes – entre les dieux qu'honorait Socrate et la chrétienté berbère d'Augustin d'Hippone –, Pozzo di Borgo médite sur ce que fut l'aventure française dans ce pays : une aventure d'émigrés, parfois italiens, comme ce fut ici le cas. Jetant sur ces cent-trente ans d'histoire un regard à la fois enthousiaste et nuancé, il sent, dès 1956, les prémices de l'agonie finale. Il voit que l'intégration qu'il appelle de ses vœux « *se heurte à la religion musulmane pure et dure* ». Il voit aussi que le régime républicain et nihiliste de Paris n'a aucune des clés qui permettraient de garder l'Algérie dans la mouvance française. Pourtant, à l'inverse de la IV^e République, de Gaulle saura décider d'une politique, mais sans « *déceler que la décolonisation telle qu'il la concevait s'avèrerait une bombe démographique à retardement* » : malgré qu'il en eût, son village pourrait bien devenir Colombey-les-deux-mosquées. De Gaulle n'a pas su non plus conférer à la V^e République une réelle pérennité : sous des oripeaux présidentialisés, c'est bien le régime des partis qui a repris la main, avec son cortège d'erreurs, d'échecs et de scandales. « *Par son aveuglement, dit Pozzo, de Gaulle est devenu l'instrument de ce qu'il ne voulait admettre à aucun prix.* » Et l'Algérie d'aujourd'hui, dictature militaire sous pression islamiste, ne se voit d'autre avenir que de quémander toujours plus de visas à l'ex-puissance coloniale.

Égrenant ses souvenirs doux-amers, Pozzo di Borgo ne laisse pourtant jamais l'amertume entamer sa rectitude politique. Dans un chapitre exemplaire sur le « dessein capétien », il se met dans le droit fil des démonstrations bainvilliennes et en appelle au pied-noir Albert Camus pour étayer son plaidoyer pour Louis XVI. Puis sa réflexion se porte sur « le travail, deuxième capital de l'entreprise » : au cœur de sa claire synthèse des initiatives catholiques et royalistes au xix^e siècle pour enrayer l'aveuglement libéral, on voit naturellement briller la *Lettre publique sur les ouvriers* du comte de Chambord, de 1865.

Sa vibrante péroraison en faveur de ce que le comte de Paris a appelé la « royauté de l'homme » est illustré par la fécondité – il est bien placé pour en témoigner – des voyages effectués dans la France profonde par les princes de France, émaillés de rencontres surprenantes, voire de « conversions » inattendues. Des voyages qui, du comte de Paris au duc de Vendôme, ont fait vivre le projet capétien. Quand espérance eschatologique et espoir historique se rencontrent...

Christian Tarente
